



“Domaine étranger” dirigé par Jean-Claude Zylberstein

ÉDITION INTÉGRALE

FIODOR DOSTOÏEVSKI

Nouvelles

FIODOR DOSTOÏEVSKI

NOTES
D'UN SOUTERRAIN

*Nouvelles complètes ***

*Traduit du russe
par Bernard Kreise*

PARIS
Les Belles Lettres
2023

© *Les Belles Lettres*, 2023
pour la présente édition
95, bd Raspail 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45506-8

AVANT-PROPOS

Le *souterrain* est une notion omniprésente dans l'œuvre et la correspondance de Dostoïevski. Le « souterrain », pas le « sous-sol », et les propos de Baudelaire quand il parle de *Madame Bovary* s'appliquent parfaitement à Dostoïevski et à son œuvre : « Cette faculté souffrante, souterraine et révoltée, qui traverse toute l'œuvre, ce filon ténébreux qui illumine – ce que les Anglais appellent *subcurrent* –, et qui sert de guide à travers ce capharnaüm pandémoniaque de la solitude¹. » On pense aussi au poème *À une Madone* des *Fleurs du mal* quand Baudelaire écrit : « Un autel souterrain au fond de ma détresse². » Dans ses projets consignés dans ses *Carnets* des années 1867-1870, Dostoïevski emploie fréquemment ce mot : « Le souterrain, les ténèbres, un jeune homme, il ne sait pas parler... » ; « Je pardonne tout, mais laissez-moi tranquille, je suis dans mon souterrain », etc. Ce souterrain de l'âme est comme une plongée au fin fond d'une souffrance que provoque une conscience exacerbée de soi et du monde, une prise de conscience de tout ce que Dostoïevski, notamment

1. Baudelaire, *L'art romantique, Madame Bovary* VI. Remarquons à ce propos que lors de son séjour à Florence, en 1868, Dostoïevski emprunta le roman de Flaubert au cabinet de lecture Vieusseux. Le registre des emprunteurs et l'exemplaire lu par Dostoïevski sont toujours conservés dans cette institution. Voir à ce propos la passionnante étude de Valentina Supino : *I soggiorni di Dostoevskij in Europa e la loro influenza sulla sua opera*, LoGisma, Firenze, 2017.

2. Baudelaire, *Les fleurs du mal*, LVII, *À une Madone*.

dans sa volonté d'être chrétien et enraciné dans la Russie des profondeurs qu'il a connue en Sibérie, considérait comme des forces négatives, des aspects intolérables, ontologiquement et métaphysiquement, de l'ordre du monde. Dans la seconde partie de sa vie (après son retour de Sibérie en 1859), son œuvre est une plongée dans son propre *souterrain*, singulièrement dans ses nouvelles, chacune révélant une étape dans l'approfondissement de la conscience de soi qui ne peut qu'accentuer la douleur de toutes ses contradictions successivement mises à nue et ressassées. Dans le registre du dégoût, les *Notes d'un souterrain* utilisent la quasi-totalité de l'abondant lexique russe dans ce domaine, celui de la répulsion, de l'écœurement, de la saleté.

Si Dostoïevski cherchait toujours des appartements dont les fenêtres donnaient sur des croisements de rue (c'est toujours le cas à Saint-Pétersbourg, et c'est presque systématique lorsqu'il voyage en Europe), plusieurs de ses familiers racontent que la pièce où il travaillait était étroite et sombre, et l'on pouvait à peine s'y retourner.

Dostoïevski revendique à travers ses nouvelles une vie totale qui ne se limite pas à la raison et comprend les composantes irrationnelles de l'être humain. Cette position est exprimée avec une force particulière dans les *Notes d'un souterrain*, où il entretient une polémique sous-jacente avec l'utilitarisme de Tchernychevski dans son *Que faire?* (le roman préféré de Lénine !), mais aussi avec les encyclopédistes français. Comme le dit l'homme du souterrain : « Je suis d'accord que deux fois deux quatre est une chose merveilleuse ; mais s'il faut donc tout porter aux nues, eh bien deux fois deux cinq est une charmante petite chose parfois ».

Comme par hasard, la censure lui joua un mauvais tour avec cette nouvelle. Le 23 mars 1863, il écrit à son frère : « Ces cochons de censeurs ! Les endroits où je tournais tout en dérision et parfois blasphémiais en *faisant semblant* sont passés, et les passages où de tout cela je déduisais la nécessité de croire au Christ ont été interdits. Eh bien quoi ! Les censeurs complotent-ils contre le gouvernement ? »

Est-ce bien vrai ? On ne le saura pas, les brouillons de ce texte sont perdus. On a l'impression que toute sa vie Dostoïevski fut dépassé par son génie d'écrivain. Maintes fois, il écrit dans ses lettres que le texte publié n'était pas vraiment celui qu'il aurait voulu. Qu'il voulait consciemment, peut-être, mais il s'agit toujours chez lui de la différence entre l'idée rationnelle de départ et l'aboutissement bien plus complexe qui en résulte sur le plan de sa réalisation littéraire. C'est en cela que Dostoïevski n'est pas un philosophe avec une pensée cohérente et systématique, mais un écrivain capable de rendre plus convaincants des personnages porteurs d'idées contraires aux siennes, exprimant toute l'incohérence de la vie ; et ses personnages, des pires aux plus sublimes, expriment tous le vécu complexe de l'auteur. Dans une lettre à Tolstoï de 1883, Nikolaï Strakhov écrit que le héros du *Souterrain* est le personnage qui ressemble le plus à son auteur. Il ne fait pas de doute, cependant, que Dostoïevski a eu une pensée politique, ce que Camus a bien saisi lorsqu'il écrit : « On a longtemps cru que Marx était le prophète du xx^e siècle. Nous découvrons que le vrai prophète était Dostoïevski. Il a prophétisé le régime des grands Inquisiteurs et le triomphe de la puissance sur la justice ».

Le réel renvoie à ces personnages leur impossibilité d'être ce qu'ils voudraient être. Sur ce plan, le personnage le plus emblématique est l'homme du *souterrain* qui, dans un élan de charité absolument contrefait, veut sauver la jeune prostituée qu'il rencontre dans un bordel, et quand elle arrive chez lui avec sa valise, parce qu'elle l'a cru, il la flanque dehors. Curieux épilogue par rapport à ceux qui envisagent Dostoïevski comme un penseur chrétien !

Mais quel écrivain génial ! Le non-dit crée un fossé infranchissable entre un discours parfois très idéologique, comme celui de l'homme du *souterrain*, et la réalité profonde et indicible. C'est cette dichotomie qui engendre la souffrance des personnages, cette contradiction « dégoûtante » et « écœurante » qu'ils vivent de façon insupportable, comme Dostoïevski tiraillé entre des personnages

idéalement beaux et la réalité humaine, plus complexe et plus vraie, qu'incarnent d'autres personnages censés exprimer le contraire de ce à quoi veut croire leur auteur. Apollon Grigoriev, un ami de Dostoïevski, note à ce propos que « les contradictions des points de vue de Dostoïevski, les contradictions de ses rapports avec la vie, trouvaient toujours un reflet, étaient toujours appliquées dans son œuvre », créant cette polyphonie de son œuvre qui reflète la complexité de l'auteur : penseur rétrograde adulé par la jeunesse intellectuelle progressiste de son temps, pourfendeur de l'Occident ne pouvant se passer de ses séjours en Allemagne, en Suisse ou en Italie, père de famille allant jouer le peu d'argent qui lui reste et se roulant dans la boue de ses excuses pharisiennes devant sa femme, antisémite primaire prétendant ne pas l'être vis-à-vis de ses interlocuteurs juifs, etc.

Si l'homme du *souterrain* commence son soliloque par un « je suis un homme malade », le héros de la dernière nouvelle dit de lui-même, treize ans plus tard, « je suis un homme ridicule ». Les *Notes d'un souterrain* sont une clef pour comprendre l'œuvre de Dostoïevski. L'analyse permanente de soi et du monde, aboutissant à ce ressassement obsessionnel si typique de l'écriture dostoïevskienne en spirale est présente dès sa première nouvelle, *Monsieur Prokharitchine*.

On a beaucoup parlé du style de Dostoïevski et de sa particularité. Des écrivains aussi importants que Nabokov ne le supportaient pas, bien que l'auteur de *Lolita*, arrivé aux États-Unis, ait proposé à un éditeur de faire la traduction en anglais des *Frères Karamazov* ! On a vu dans l'avant-propos du premier tome des *Nouvelles* la difficulté, même la souffrance que provoquait l'écriture chez Dostoïevski. On a voulu jadis atténuer la spécificité du style dostoïevskien, en gommant ce qui est parfois une rudesse d'écriture. On a même prétendu de façon absurde que la prose de l'auteur russe était « meilleure » en français qu'en russe ! Que peut faire, que doit faire des répétitions un traducteur ? On sait qu'en français la répétition est une espèce de péché mortel. Il est vrai qu'en russe, la répétition ne gêne pas autant. Pourtant,

dès 1846, Biéliniski, le pape de la critique russe de l'époque, reprochait à Dostoïevski « des répétitions inutiles des mêmes phrases et des mêmes mots », ainsi que des longueurs superflues. Les répétitions sont une donnée inhérente à son écriture et elles illustrent la façon dont les personnages ruminent et remâchent leur passé, leur vie ratée, leurs relations épouvantables avec autrui. Dostoïevski assume totalement cette manière d'écrire et quand il réédite ses œuvres anciennes, il refuse de les « corriger », malgré les demandes qui lui sont adressées, comme nous le dit une correctrice qui a laissé des souvenirs sur l'écrivain.

La répétition chez Dostoïevski est l'expression même de la nature obsessionnelle de l'auteur, cette façon si particulière qu'il a de creuser, d'analyser toujours au plus profond, de rendre l'exaltation prophétique de certains personnages. Ainsi l'« homme ridicule » répète-t-il une quarantaine de fois le mot « soudain » et Dostoïevski, qui dispose en russe d'une demi-douzaine de mots et d'expressions pour exprimer la même idée, emploie un seul et même mot (*vdrug*), jusqu'à trois fois en deux lignes. Il s'agit pourtant de sa dernière nouvelle, écrite à une période de grande maturité. Il faut accepter ces particularités qui sont inhérentes à l'univers dostoïevskien.

Discutant littérature avec Dostoïevski, de Vogüé se voit rétorquer : « Nous avons le génie de tous les peuples et en plus le génie russe ; donc nous pouvons vous comprendre et vous ne pouvez nous comprendre¹. »

À la fin du *Souterrain*, Dostoïevski écrit : « Nous sommes même las d'être des hommes, des hommes ayant un corps véritable qui soit notre corps *individuel* et notre sang ; nous en avons honte, nous le considérons comme un opprobre et nous nous efforçons d'être des individus moyens fictifs. Nous sommes des mort-nés, et il y a bien longtemps que nous ne naissons plus de

1. Melchior de Vogüé, *Le roman russe*, 1906, p. 270. Noté dans son *Journal* à la date de janvier 1880. La première édition de ce livre date de 1886.

pères vivants, et cela nous plaît de plus en plus. Nous y prenons goût. Bientôt, nous trouverons le moyen de naître d'une idée.»

Bernard Kreise

Les traductions de ces nouvelles, publiées à l'origine en 1993 à L'Age d'Homme, ont été entièrement revues par le traducteur pour cette édition.

NOTES D'UN SOUTERRAIN¹

I

LE SOUTERRAIN*²

I

Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Je suis un homme repoussant. Je crois que j'ai mal au foie. D'ailleurs, je n'y comprends goutte à ma maladie et je ne sais pas au juste ce qui me fait mal. Je ne me soigne pas et je ne me suis jamais soigné, bien que je respecte la médecine et les médecins. Et puis je suis

1. La première partie de cette nouvelle fut publiée dans la revue *Epokha* («L'époque», 1864 n°1-2); la seconde dans la même revue, 1864 n° 4.

2. * L'auteur des notes, comme les «Notes» elles-mêmes, sont, bien entendu, imaginaires. Il n'en reste pas moins que des personnages comme l'auteur de telles notes non seulement peuvent, mais doivent exister dans notre société, si l'on prend en considération les circonstances dans lesquelles notre société s'est, d'une manière générale, formée. J'ai voulu mettre à la disposition du public, de façon plus visible que d'habitude, l'un des personnages de l'époque qui vient de s'écouler. Dans cet extrait, intitulé «Le souterrain», le personnage se présente lui-même, expose ses idées et semble vouloir élucider les raisons pour lesquelles il est apparu et devait apparaître dans notre milieu. Dans l'extrait suivant viendront les véritables «notes» de ce personnage, à propos de certains événements de sa vie. Fiodor Dostoïevski

extrêmement superstitieux ; suffisamment du moins pour respecter la médecine (je suis assez instruit pour n'être pas superstitieux, mais je suis superstitieux). Non, messieurs ! Je ne veux pas me soigner par méchanceté. Vous ne vous donnerez sans doute pas la peine de comprendre ça. Bon, eh bien moi je le comprends ! Certes, je ne saurais vous expliquer à qui, au juste, je fais ainsi une crasse avec ma méchanceté : je sais parfaitement bien que je ne saurais « conchier » les médecins en ne me soignant pas chez eux ; je sais mieux que quiconque que c'est à moi seul que je nuis ainsi, et à personne d'autre. Mais malgré tout, si je ne me soigne pas, c'est par méchanceté. J'ai mal au foie, eh bien qu'il me fasse plus mal encore !

Il y a longtemps que je vis ainsi : une vingtaine d'années. J'en ai maintenant quarante. Autrefois je travaillais, maintenant je ne travaille plus. J'étais un fonctionnaire méchant. J'étais grossier et je trouvais de la satisfaction à l'être. Je ne prenais pas de dessous de table, voyez-vous, et il fallait quand même me récompenser ainsi. (La boutade est mauvaise, mais je ne la rayerai pas. Je l'ai écrite en pensant que ce serait très piquant ; mais maintenant que je viens de me rendre compte que je voulais seulement faire de l'épate de façon ignoble, je ne la rayerai pas, exprès !) Quand des solliciteurs s'approchaient de mon bureau pour me demander des renseignements, je grinçais des dents contre eux et j'éprouvais une jouissance inextinguible quand je réussissais à chagriner l'un ou l'autre. Ça marchait presque toujours. C'étaient des gens timides pour la plupart ; vous voyez ce que je veux dire : des solliciteurs. Mais parmi les gommeux, il y avait un officier qui m'insupportait particulièrement. Il refusait absolument d'obtempérer et faisait cliqueter son sabre de façon écœurante. Durant un an et demi j'ai été en guerre avec lui à cause de ce sabre. En définitive, j'ai eu le dessus. Il a cessé de le faire cliqueter. D'ailleurs, cela remonte à ma jeunesse. Mais, savez-vous, messieurs, en quoi consistait le point principal de ma méchanceté ? Oui, le fait est qu'à chaque instant – et c'est là précisément que se trouvait l'abjection la plus grande –, même aux

instants où ma bile s'épanchait le plus abondamment, j'avouais en moi-même que non seulement je n'étais pas méchant, mais que je n'avais même pas d'acrimonie : je ne faisais peur qu'aux moineaux et je me consolais ainsi. J'ai la bave aux lèvres, mais apportez-moi le premier colifichet venu, offrez-moi un verre de thé avec un sucre, à coup sûr je me calmerai. Je fondrai de toute mon âme, même si je dois ensuite grincer des dents contre moi-même et en avoir des insomnies pendant plusieurs mois. Telle est mon habitude.

Je n'ai fait que mentir à mon sujet tout à l'heure en disant que j'étais un fonctionnaire méchant. J'ai menti par méchanceté. Je me livrais simplement à des espiègleries avec les solliciteurs, comme avec l'officier ; en fait, je n'ai jamais pu devenir méchant. J'avais à tout moment conscience des nombreux, des innombrables éléments qui s'y opposaient catégoriquement. Je les sentais tellement bouillonner en moi, ces éléments contradictoires. Je savais que toute ma vie ils avaient bouillonné en moi et qu'ils cherchaient à sortir de moi, mais je ne leur permettais pas de s'échapper ; non, je ne leur permettais pas, exprès. Ils me tourmentaient jusqu'à ce que j'éprouve de la honte ; j'en arrivais aux convulsions à cause d'eux et, pour finir, comme j'en avais assez, mais assez ! Mais n'avez-vous pas l'impression, messieurs, que je suis en train de me repentir de je ne sais quoi devant vous, que j'implore votre pardon pour je ne sais quoi?... Je suis sûr que c'est ce que vous croyez... D'ailleurs, si c'est ce que vous croyez, je vous assure que ça m'est égal...

Non seulement je n'ai pas su devenir méchant, mais je n'ai même pas su devenir quoi que ce soit : ni méchant, ni bon, ni voyou, ni honnête, ni héros, ni insecte. Maintenant que j'achève ma vie dans mon coin, je me tracasse en me consolant méchamment, et inutilement, à l'idée qu'un homme intelligent ne peut rien devenir de sérieux et que seul un imbécile devient quelque chose. Oui, messieurs, l'homme intelligent du XIX^e siècle se doit et est moralement tenu d'être par excellence un individu dénué de caractère ; quant à l'homme de caractère, l'homme d'action,

c'est un individu borné par excellence. Voilà ma conviction de quarantenaire. J'ai maintenant quarante ans, et quarante ans, c'est toute la vie ; c'est la vieillesse la plus profonde. Vivre passé quarante ans, c'est indécent, c'est vulgaire, c'est immoral ! Qui vit au-delà de quarante ans ? Répondez-moi sincèrement, honnêtement ! Je vais vous le dire, moi, qui vit au-delà de quarante ans : les imbéciles et les bons à rien. Je le dirai en face à tous ces vieillards, à tous ces respectables vieillards, tous ces vieillards parfumés aux tempes argentées ! J'ai le droit de le dire, parce que moi-même je vivrai jusqu'à soixante ans. Je vivrai jusqu'à soixante-dix ans ! Et même jusqu'à quatre-vingts ans !... Halte ! Laissez-moi reprendre mon souffle...

Vous pensez certainement, messieurs, que je veux vous faire rire ? Là encore vous vous trompez. Je ne suis pas du tout aussi guilleret que vous le croyez ou que vous le croyez peut-être. Et si, par ailleurs, énervés par tout ce bavardage (et je sens déjà que vous êtes énervés), il vous passait par la tête de me demander qui suis-je au juste ? Je vous répondrais : je suis un assesseur de collège¹. J'ai travaillé dans l'administration pour gagner mon pain (mais uniquement pour ça), et quand, l'année dernière, l'un de mes parents éloignés m'a laissé par testament six mille roubles, j'ai aussitôt pris ma retraite et je me suis installé dans mon coin. Autrefois aussi je vivais dans ce coin, mais maintenant je m'y suis installé. Ma chambre est minable, immonde, dans un faubourg. Ma servante est une bonne femme de la campagne, vieille, méchante de bêtise, et en plus, elle sent toujours mauvais. On me dit que le climat de Pétersbourg devient néfaste pour moi et qu'avec mes moyens dérisoires il est très onéreux d'y vivre. Je sais tout cela, je le sais mieux que tous ces donneurs de conseils et ces hommes pleins d'expérience et de sagesse qui opinent du bonnet. Mais je reste à Pétersbourg ; je ne partirai pas de Pétersbourg !

1. Huitième grade de la Table des Rangs. Voir la note 3 p. 9 du volume 1 (*Une sale histoire*).

Je ne partirai pas parce que... Hé ! Mais qu'importe, à la fin, que je parte ou que je ne parte pas !

Au fait, de quoi un honnête homme peut-il parler avec la plus grande satisfaction ?

Réponse : de lui-même.

Eh bien, je vais parler de moi.

II

J'ai maintenant envie de vous raconter, messieurs, que vous souhaitiez l'entendre ou non, pourquoi je n'ai même pas su devenir un insecte. Je vous dirai solennellement que de nombreuses fois j'ai voulu devenir un insecte. Mais même de cela, je n'en ai pas été digne. Je vous le jure, messieurs, avoir trop de conscience, c'est une maladie, une maladie véritable, à part entière. Dans notre vie quotidienne, la conscience humaine ordinaire serait amplement suffisante, voire la moitié, le quart de cette portion qui échoit à l'homme évolué de notre malheureux XIX^e siècle et qui a, de surcroît, le profond malheur d'habiter Pétersbourg, la ville la plus abstraite et la plus préméditée de toute la terre (il y a des villes préméditées et des villes non préméditées). Par exemple, il serait parfaitement suffisant de disposer de la conscience qui permet de vivre aux gens prétendument spontanés et aux hommes d'action. Je parie que vous pensez que j'écris tout cela pour faire de l'épate, pour faire un bon mot sur les hommes d'action, et que c'est encore pour faire de l'épate de mauvais goût que je fais cliqueter mon sabre, comme mon officier. Mais, messieurs, qui peut donc se vanter de ses maladies, et même faire de l'épate avec elles ?

Enfin, quoi ? Tout le monde en fait autant ; on se vante aussi de ses maladies, moi plus que les autres, sans doute. Nous n'allons pas discuter là-dessus ; mon objection est inepte. Mais je suis malgré tout fermement convaincu que non seulement beaucoup de conscience, mais toute conscience est une maladie. Je m'en tiens

à cette idée. Laissons cela aussi un instant. Répondez-moi donc à ceci : comment se fait-il qu'il m'arrivait, comme par un fait exprès, aux instants mêmes, oui, aux instants mêmes où j'étais le plus apte à avoir conscience de toutes les finesses du « beau » et du « sublime », comme on disait chez nous autrefois, qu'il m'arrivait de ne plus avoir de conscience et de commettre des actes si misérables, comme... Bon, bref, comme tout le monde en commet sans doute, mais qu'il m'arrivait de faire, comme à dessein, précisément au moment où j'avais le plus conscience qu'il n'aurait vraiment pas fallu les commettre ? Plus j'avais conscience du bien et de tout ce « beau » et ce « sublime », plus je m'enfonçais profondément dans ma fange, plus j'étais apte à m'y enliser complètement. Mais le point essentiel est que tout cela semblait n'être pas fortuit en moi, comme si cela se devait d'être ainsi. Comme si c'était mon état le plus normal et en aucun cas une maladie ou un fléau, en sorte que, finalement, l'envie de me battre contre ce fléau m'est passée. Cela a pris fin le jour où j'ai presque cru (et peut-être, en effet, l'ai-je cru) que c'était, sans doute, mon état normal. Mais au début, pour commencer, combien de tourments ai-je enduré dans cette lutte ! Je ne croyais pas qu'il en était de même pour les autres, et c'est pourquoi toute ma vie j'ai caché cela comme un secret. J'avais honte (peut-être, ai-je honte, encore aujourd'hui) ; c'en était au point qu'il m'arrivait de ressentir une petite jouissance secrète, anormale, assez ignoble, en rentrant dans mon coin par certaines nuits pétersbourgeoises absolument abjectes, et j'avais la conscience exacerbée d'avoir de nouveau commis ce jour-là une abjection, qu'on ne saurait revenir sur ce qui est fait, et intérieurement, secrètement se ronger, se ronger avec ses dents, se morigéner et être tirillé au point que l'amertume se transformait, pour finir, en un délice honteux, maudit, et, finalement, en une jouissance sérieuse, décisive ! Oui, en jouissance, en jouissance ! J'insiste. Si je me suis mis à parler de cela, c'est parce que j'ai toujours envie de savoir au juste si les autres connaissent de telles jouissances. Je vais vous expliquer : la jouissance venait précisément

d'une conscience trop vive de mon humiliation ; elle venait de la sensation d'être arrivé au mur ultime ; que c'est immonde, mais qu'il ne saurait en être autrement ; qu'on n'a plus d'issue, qu'on ne deviendra jamais quelqu'un d'autre ; que même si l'on disposait encore de temps et de foi pour se transformer en quelque chose d'autre, on n'aurait sans doute pas envie de se transformer soi-même ; et quand bien même en aurais-je eu envie, je n'aurais rien fait sur le moment, parce que je n'aurais pas su, en fait, en quoi me transformer. Et l'essentiel, pour en finir une fois pour toutes, c'est que tout cela se produit selon les lois normales et fondamentales d'une conscience exacerbée et conformément à l'inertie qui découle directement de ces lois, et par conséquent, il ne s'agit pas tant ici de ne pas se transformer que de ne rien faire tout simplement. La conscience exacerbée nous conduit à ceci, par exemple : le voyou a raison de l'être, dès l'instant qu'il ressent lui-même – comme s'il s'agissait d'une consolation pour ce voyou ! – qu'il est véritablement un voyou. Mais ça suffit... Hé ! qu'est-ce que je vous ai débité ! Mais qu'ai-je expliqué?... Par quoi s'explique ici la jouissance ? Bon, je vais m'expliquer ! Je vais aller jusqu'au bout des choses ! C'est bien la raison pour laquelle j'ai pris ma plume...

J'ai un amour-propre terrible, par exemple. Je suis méfiant et ombrageux comme un bossu ou un nain. Il est vrai, malgré tout, que j'ai connu des instants où s'il était arrivé qu'on me donnât une gifle, j'en aurais peut-être été content même. Je parle sérieusement : j'aurais certainement su trouver, là aussi, une espèce de jouissance, une jouissance du désespoir, certes, mais dans cette jouissance-là aussi se trouvent les jouissances les plus ardentes, particulièrement quand on a une conscience très forte de l'impasse de la situation dans laquelle on se trouve. Et, avec cette gifle, c'est alors que la conscience d'avoir été roulé dans la farine est si pesante ! Mais l'essentiel est là : j'aurai beau me démener, de toute façon je m'en sortirai toujours premier coupable en tout et, ce qui est le plus vexant, coupable sans culpabilité, et de plus, si je puis dire, selon les lois de la nature. Parce que, premièrement, je suis

coupable d'être plus intelligent que tous ceux qui m'entourent (je me suis constamment considéré comme plus intelligent que tous ceux qui m'entouraient et parfois – le croirez-vous ? – cela m'a même donné mauvaise conscience ; du moins toute ma vie ai-je détourné mon regard et jamais je n'ai pu regarder les gens droit dans les yeux). Parce que, finalement, je suis coupable de ce que si j'avais en moi de la grandeur d'âme, ce ne serait pour moi que souffrir encore plus de la conscience de toute son inutilité. Je n'aurais certainement rien su faire, en effet, de ma grandeur d'âme : ni pardonner, parce que l'offenseur m'aurait peut-être frappé selon les lois de la nature, et on ne peut pardonner aux lois de la nature ; ni oublier, parce que bien qu'il s'agisse des lois de la nature, c'est vexant malgré tout. Enfin, quand bien même aurais-je voulu n'avoir aucune grandeur d'âme et si, au contraire, j'avais voulu me venger de mon offenseur, je n'aurais pu tirer la moindre vengeance de qui que ce soit, parce que, certainement, je ne me serais pas décidé à faire quoi que ce soit, quand bien même l'aurais-je pu. Pourquoi ne m'y serais-je pas décidé ? À ce propos, j'ai envie de vous dire deux mots en particulier.

III

En effet, pour les gens qui savent se venger et se défendre, en général, comment, par exemple, les choses se passent-elles ? Car, dès qu'ils sont pris, mettons, d'un sentiment de vengeance, pendant ce temps, dans tout leur être, il ne restera plus rien hormis ce sentiment. Un monsieur de ce genre va droit au but, comme un taureau enragé, les cornes baissées, et seul, sans doute, le mur l'arrêtera. (Au fait : devant le mur, des messieurs de ce genre, c'est-à-dire les gens spontanés et les hommes d'action, flanchent sincèrement. Pour eux le mur n'est pas le moment de battre en retraite, comme pour nous, par exemple, les gens qui pensent et donc ne font rien ; ce n'est pas un prétexte pour faire demi-tour, un prétexte auquel un homme de notre genre ne croit pas lui-même,

en général, mais qui le satisfait toujours. Non, ils flanchent avec toute leur sincérité. Le mur représente pour eux quelque chose de tranquillisant, de moralement permissif, de définitif et, certainement même, quelque chose de mystique... Mais le mur, c'est pour plus tard.) Eh bien, un homme spontané de ce genre, je le considère comme un homme véritable, normal, comme voudrait le voir notre tendre mère nature elle-même, en le faisant naître avec amour sur la terre. J'envie un tel homme en débordant de fiel. Il est stupide, je vous le concède, mais, peut-être, l'homme normal se doit-il d'être stupide, qu'en savez-vous ? Peut-être est-ce même très beau ? Et je suis d'autant plus convaincu, si je puis dire, de ce soupçon, que si, par exemple, on prend l'antithèse de l'homme normal, autrement dit l'homme pourvu d'une conscience exacerbée qui ne sort pas, bien sûr, du sein de la nature, mais de la cornue (c'est presque du mysticisme, messieurs, mais je le soupçonne également), eh bien parfois, cet homme de la cornue flanche tellement face à son antithèse qu'il se considère lui-même en toute conscience comme une souris et non comme un homme. Elle a beau être une souris à la conscience exacerbée, il s'agit malgré tout d'une souris, alors qu'on a affaire ici à un homme, en conséquence, etc. Et – c'est l'essentiel – il se considère lui-même – oui, lui-même ! – comme une souris. Personne ne le lui demande, et c'est là un point important. Observons maintenant cette souris en action. Supposons, par exemple, qu'elle soit vexée, elle aussi (et elle est presque toujours vexée), et qu'elle souhaite aussi se venger. La méchanceté s'accumulera en elle encore plus, peut-être, que chez *l'homme de la nature et de la vérité**¹. Ce petit désir abjecte et trivial de rendre à son offenseur le même mal la démange de façon encore plus abjecte, peut-être, que *l'homme de la nature et de la vérité**, parce que *l'homme de la nature et de la vérité**, du fait de sa stupidité innée, considère sa vengeance comme la justice, tout simplement ; et la souris, à

1. Allusion à Rousseau dans le Livre I des *Confessions*: « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi ».

cause de sa conscience exacerbée, nie la justice en l'occurrence. Elle en arrive, finalement, à la chose elle-même, à l'acte même de la vengeance. La malheureuse souris, hormis son abjection originelle, a déjà réussi à amasser autour d'elle, sous la forme de questions et de doutes, tant d'autres abjections, une question a entraîné chez elle tant de questions irrésolues que, bon gré mal gré, s'accumule autour d'elle un imbroglio fatidique, une lavasse nauséabonde composée de ses doutes, de ses émotions et finalement des crachats que lui lancent les hommes d'action spontanés qui se présentent triomphalement autour d'elle sous l'aspect de juges et de dictateurs qui se gaussent d'elle à gorge déployée. Certes, il lui reste à faire avec sa patte un geste de mépris vis-à-vis de tout cela, et, avec un sourire de mépris feint, auquel elle ne croit pas elle-même, à se glisser, toute honteuse, dans son trou. Là, dans son souterrain infect et puant, notre souris vexée, abattue et vilipendée, se plonge aussitôt dans une méchanceté froide, venimeuse et, surtout, sempiternelle. Quarante ans d'affilée elle se remémorera son offense jusqu'aux moindres détails honteux et, en outre, chaque fois elle y ajoutera d'elle-même des détails encore plus honteux en se harcelant méchamment et en s'irritant elle-même de sa propre fantaisie. Elle-même aura honte de sa fantaisie, mais elle se remémorera tout quand même, elle ressassera tout, elle se lancera dans des élucubrations, sous prétexte qu'elles pourraient être réelles également, et elle ne pardonnera rien. Sans doute commencera-t-elle à se venger, mais par à-coups, de façon mesquine, bien au chaud, incognito, ne croyant ni à son droit à la vengeance ni au succès de sa vengeance, et sachant d'avance que toutes ses tentatives pour se venger la feront souffrir cent fois plus que celui qui est l'objet de sa vengeance, lequel, sans doute, n'en aura cure. Sur son lit de mort, elle se remémorera tout de nouveau, avec les intérêts accumulés durant tout ce temps et... Mais c'est précisément dans ce demi-désespoir froid et écœurant, dans cette demi-croyance, dans cette façon de s'enterrer vivant et consciemment à cause de son chagrin, dans ces quarante années de souterrain, dans cette situation sans issue créée de

façon insistante et en partie douteuse malgré tout, c'est dans tout cet enfer de désirs inassouvis et refoulés, dans toute cette fièvre d'hésitations, de décisions prises pour toujours et de remords qui reviennent à l'attaque l'instant d'après, c'est là que se trouve le suc de cette étrange jouissance dont j'ai parlé. Elle est à ce point subtile, à ce point insaisissable par la conscience que des gens un tant soit peu bornés, voire simplement des gens aux nerfs solides n'en comprendront pas le moindre aspect. « Peut-être ceux qui n'ont jamais reçu de gifles ne comprendront-ils pas non plus », ajouterez-vous avec un large sourire, et vous ferez de la sorte poliment allusion au fait que dans ma vie j'ai peut-être reçu une gifle, raison pour laquelle je parle en connaissance de cause. Je parie que c'est ce que vous pensez. Mais tranquillisez-vous, messieurs, je n'ai pas reçu de gifles, bien qu'il me soit parfaitement égal de savoir ce que vous pensez à ce propos. Moi-même, peut-être, je regrette d'avoir distribué peu de gifles. Mais ça suffit, plus un mot sur ce sujet qui vous intéresse au plus haut point.

Je poursuis calmement à propos des gens qui ont les nerfs solides et ne comprennent pas une certaine subtilité dans les jouissances. Dans certains cas, par exemple, ces messieurs, bien qu'ils mugissent comme des taureaux, à pleine gorge, et que cela, mettons, leur apporte un immense honneur, devant l'impossibilité ils se calment, comme je l'ai déjà dit. L'impossibilité, c'est donc le mur en pierre ? Quel mur en pierre ? Et puis, bien entendu, il y a les lois de la nature, les conclusions des sciences naturelles, les mathématiques. Dès qu'on nous aura démontré, par exemple, que nous descendons du singe, il n'y aura pas lieu de faire la grimace, prenons les choses telles qu'elles sont. Dès qu'on nous aura démontré qu'en fait une goutte de notre propre graisse doit nous être plus précieuse que cent mille de nos semblables et que le résultat de tout cela ce sont, en définitive, toutes les prétendues vertus, les devoirs et autres délires ou préjugés, eh bien acceptons-le, il n'y a rien à faire, parce que deux fois deux, c'est de la mathématique. Essayez un peu de répliquer à cela !

«De grâce ! vous criera-t-on, il est impossible de se révolter : c'est deux fois deux quatre ! La nature ne vous demande pas la permission ; elle n'a rien à faire de vos désirs et de savoir si ses lois vous plaisent ou non. Vous êtes tenu de l'accepter telle qu'elle est, ainsi que tous ses résultats, par conséquent. Un mur, c'est un mur, donc... etc., etc.» Mon Dieu ! mais qu'ai-je à faire des lois de la nature et de l'arithmétique, alors que ces lois et ce deux fois deux quatre, je ne sais pourquoi, ne me plaisent pas ? Certes, je ne vais pas casser ce mur avec ma tête si, en fait, je n'ai pas la force de le casser ; mais je ne vais pas m'y résigner seulement parce que le mur en pierre est là, et que je n'ai pas suffisamment de force.

Comme si, en vérité, ce mur en pierre était un soulagement et contenait, en vérité, au moins une quelconque parole sur le monde, uniquement et seulement parce qu'il est ce deux fois deux font quatre. Ô absurdité des absurdités ! S'agit-il de tout comprendre, d'avoir conscience de tout, de toutes les impossibilités et de tous les murs en pierre ; de ne se résigner à aucune de ces impossibilités et à aucun de ces murs en pierre, si cela vous écoeure de vous résigner ; d'arriver, au moyen des combinaisons logiques les plus inéluctables, aux conclusions les plus répugnantes à propos de ce thème sempiternel selon lequel nous serions nous-mêmes fautifs du mur en pierre, bien qu'une fois encore il soit lumineusement évident que nous ne sommes absolument pas fautifs et que, par conséquent, il faudrait se figer voluptueusement dans l'inertie en se taisant et en grinçant des dents d'impuissance, rêvant de n'avoir même personne, en fait, contre qui exercer notre fureur ; qu'elle n'a pas d'objet et qu'elle n'en aura peut-être jamais, qu'il y a là une substitution, un arrangement, une tricherie, qu'il y a là simplement une lavasse, on ne sait quoi et on ne sait qui, mais que, malgré toutes ces inconnues et ces arrangements, cela vous fait tout de même mal, et plus vous êtes dans l'ignorance, plus vous avez mal !

